

Compter les fèves au pot — Si vous avez le derrière qui vous brûle — Mettez-le dans l'eau, vous vous le refroidirez. ¹

6. Monsieur, comme j'ai perdu mon père — Savez-vous bien ce qu'il faut faire? — Il faut aller trouver ma mère — Car sans elle (sans son contentement) je ne puis rien faire. — Et si elle veut bien vous accorder — Nous irons trouver — Tout de suite notre curé — Et quand nous serons ensemble — Je serai toujours prête à vous contenter.

7.... Quand ce serait pour mille *patacons* — Je ne voudrais pas faire — Une pareille action — Que d'aller risquer mon honneur — Et pour de l'argent, dont on ne manque jamais!

8.... Quand ce noud-là sera fait, monsieur, — Vous pourrez bien dire : — Je suis un homme heureux! — Vous ne ressemblerez pas aux autres — Car vous aurez une femme pour vous tout seul!

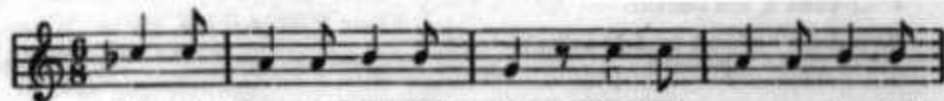
9. Adieu, Colas, mon ami — Cette fois il faut nous quitter! — Adieu, toutes nos promenades — C'est demain que je vais me marier! — Et soyez toujours brave homme — Mon mari est vieux — Il n'ira plus loin — Si jamais je deviens veuve — Venez près de moi, vous aurez quelque chose de bon!

Jos. DEFRECHEUX.

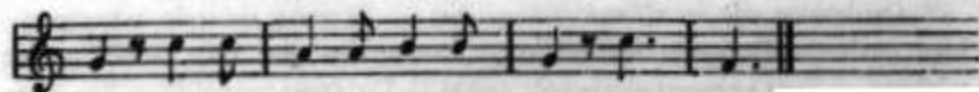
NOTES ET ENQUÊTES.

18. **Le chant des cloches.** — Suivant l'*Armonac de F Saméne*, pour 1898, qui indique le 10 octobre la fête de St-Gérion † 286, patron de l'ancienne paroisse de Malmedy, on interprète par une formulette traditionnelle le chant des cloches qui carillonnent à cette occasion.

M. Oscar Wiertz nous a chanté l'air, qui doit être dit lentement et qui reproduit, paraît-il, le chant exact du carillon :



Bing et bon A Saint-Djè- rion... Nos 'nn'i- rans po lu p'tit



pont. Nos r'vin- rans po lu grand pont. Bon! bon!

(¹) Ce trait violent n'est peut-être pas une facétie : Le peuple croit qu'une poule qui veut couver est en chaleur ; à Liège, quand on veut lui faire perdre cette envie, on lui plonge le derrière dans un seau d'eau fraîche, pour la refroidir!

Bing et bon

A St-Djèrion

Nos, nn'irans po lu p'tit pont

Nos r'vinrans po lu grand pont

Bon! bon!...

Bing et bon

A St-Gérion

Nous nous en irons par le petit pont

Nous reviendrons par le grand pont

Bon! bon!

A la fête de St-Gérion il est d'usage, en effet, de faire "le tour" en passant les deux ponts, dont l'un est jeté sur la Waroh, l'autre sur la Warchenne.

Dans différentes localités, les cloches qui sonnent pour un enterrement, sont censées dire ce qui suit :

Bim' bom, bom!

Nos l'avons

Nos l'térons

Nos l'mettrons

Tout au fond

Du gazon!

Environs d'Ath. ¹

Bim' bom! bom!

Nos l'avons

Nos l'térons

Nos l'interrons

Chix pids parfond!

Nivelles.

Comm. de M. G. Willame.

A Liège, le son lent et grave des cloches de l'église St-Pholien est compris de la manière suivante :

Dame da l' creux d'ôr

Dame da l' creux d'ôr.

Tandis que le chant des cloches de St-Remacle signifie :

Bim' boum' don

Les calin d'à pont

Bim' boum' don!

Bim' boum' don!...

Les "calins" du pont, ce sont les méchants gamins qui passent le pont d'Amerœur pour venir agacer ceux de la paroisse, et que les cloches invitent, bim' boum' donc! à châtier vertement!

Ces petites formulettes n'ont de sel que si l'on observe un certain rythme, en les récitant d'une voix sourde et assez lente.

Au même sujet de l'interprétation du chant des cloches se rattache un petit conte du Hainaut :

Une fermière était veuve et elle avait un domestique qui lui plaisait beaucoup. Elle aurait bien voulu se remarier. Elle demande conseil à son curé, lui rappelant les soins dont le valet avait entouré le défunt pendant sa maladie et la façon dont il avait géré la ferme.

" Ecoute bien ce que diront les cloches, ma fille ", se contenta de dire le prêtre.

(¹) Aug. GYTTÉ, *La rime d'enfant*, p. 13; extrait de *Revue de Belg.* 1887.

Un jour qu'on célébrait des funérailles, les cloches faisaient *bim, bam, boum, bam, bam!* Il sembla à la fermière qu'elles disaient : Prends ton valet Jean ! Prends ton valet Jean !

— « Eh bien ! que t'ont dit les cloches ? », demande le curé.

— « Elles m'ont dit : Prends ton valet Jean ! monsieur le curé. »

— « Il faut prendre Jean, alors, ma fille. »

Jean, devenu fermier, s'en fut plus souvent à la cave que sur ses terres et sa femme était désespérée.

Les cloches disaient alors : *Bim, bam, boum, bam, bam!* — Non, ne prends jamais Jean. Non, ne prends jamais Jean !

Mais il était trop tard....

Quand on nous donne un conseil, nous le prenons dans le sens qui nous est le plus favorable. »¹

19. **Les rats et la malchance.** — Les joueurs de cartes qui perdent la partie contre toute apparence ou qui sont victimes d'une malchance persistante, s'écrient parfois : *Hic! Fâ-t-esse dipihî des rat!* « Il faut être dépiqué des rats », c'est-à-dire : « sans doute, les rats ont pissé sur moi », pour que je perde ainsi.

Connait-on d'autres croyances relatives à l'urine des rats ou des souris, ou simplement d'autres cas de malchance attribués aux rats ?

20. **Les mots en oïle.** — Y a-t-il beaucoup de substantifs wallons de cette forme, tels que le mot verviétois *racontroûle* « formulette d'enfants », ou en général « parole traditionnelle » ; le liégeois *rapuêtroûle* « chose qu'on raconte par tradition » etc. ? Remarquons qu'il existe des dialectes où la finale *oûle* devient *oï* par contraction.

O. C.

BIBLIOGRAPHIE.

Alfred HAROU. *Contributions au folklore de la Belgique* (Collection internationale de « la Tradition », vol. IX), in-18 de XII-83 pages, avec portrait de l'auteur. Paris, Lechevalier, 1892; en vente chez Lebègue, à Bruxelles. — Prix : fr. 3.50.

L'auteur de ce volume est l'un de nos chercheurs de folklore les plus connus en Belgique et à l'étranger. Le champ qu'il exploite est très vaste et s'étend aussi bien dans les provinces flamandes que dans nos contrées wallonnes; on conçoit donc que les travaux de M. H. présentent fréquemment des rapprochements intéressants. Nous devons ajouter que M. H. est un travailleur passionné

(¹) Jules LENOIR, *Le folklore au pays wallon*, 2^e éd. Gand 1893, p. 110-1.

et opiniâtre : il a tout lu, tout annoté, tout retenu, et à côté des innombrables notes qu'il a prises dans les livres, il classe ponctuellement jour par jour le résultat fécond d'enquêtes faites personnellement sur tous les sujets et dans tous les domaines du folklore national.

C'est donc avec un légitime empressement que nous avons ouvert les *Contributions* signalées ci-dessus. Or, dès le début, se dégage une impression pénible. Dans les « notes bibliographiques » on nous cite, en effet, un grand nombre de livres qui n'ont avec le folklore que des rapports très éloignés, et, par contre, nous regrettons de ne trouver parfois que l'indication incomplète de livres utiles, à côté de quelques notes tout à fait erronées.

Le corps de l'ouvrage comprend des séries d'articles relatives, par ex. aux pèlerinages, processions et fêtes, aux empreintes merveilleuses, aux sotais ou nutons, aux trésors cachés, etc. M. Henry Carnoy, dans une courte préface, annonce que le volume se compose exclusivement d'extraits. Les extraits ont du bon, notamment quand ils apportent un témoignage sérieux relatif à des traditions peu ou mal connues, ou des détails perdus — et M. H. doit avoir dans ses notes bien des extraits de réelle importance. Cependant, le préfacier nous permettra de douter que les ouvrages consultés cette fois par M. H. soient véritablement des « ouvrages d'érudits » ou même des sources toujours sérieuses. M. H. qui oublie parfois, ici du moins, de citer ses auteurs, et qui, souvent, cite d'une manière incomplète, a eu le tort de ne pas dire quelle est à son avis la foi qu'il faut ajouter aux relations qu'il reproduit. M. H. ne peut évidemment, pas plus que nous, considérer comme définitivement classés, des extraits de livres sans valeur folklorique, ou d'ouvrages de littérature fantaisiste. De tels récits peuvent à bon droit rester suspects, quand ils sont ainsi réédités sans notes critiques ou, le cas échéant, sans confrontation préalable avec la tradition encore vivante.

En résumé, nous devons avouer que la raison de cette publication est pour nous un mystère. Le folkloriste soigneux, dont nous allons citer une monographie consciencieuse et utile, n'aurait point dû laisser imprimer une telle collection de notes prises à la hâte et remontant sans doute à une époque où son éducation folklorique était loin d'être faite.

O. C.

Alfred HAROU. *Le folklore de Godarville* (Hainaut), 1 vol. in-18 de XI-148 p. Anvers, J. Vancaeneghem, 62, rue de l'Esplanade, 1893. — Prix : 2 francs.

Dans son avant-propos, l'auteur débute ainsi :

« Le village de Godarville, privé jusqu'en ces derniers temps de grandes voies de communication, resta longtemps rebelle aux idées de civilisation et conserva à peu près intactes les coutumes et superstitions des âges d'antan. Cette situation, connue des villages voisins, lui valut le surnom de « pays

„ des sorcières ». Nous avons pensé, continue M. H., qu'une localité jouissant „ d'une pareille réputation devait être particulièrement étudiée. »

Les résultats de cette enquête, dont M. H. peut à bon droit être satisfait, sont classés en les chapitres que voici : 1. *Astronomie et météorologie*. 2. *Les trois règnes de la nature*. 3. *Remèdes populaires*. 4. *Sorcellerie*. 5. *Le calendrier* (les dates populaires, les mois et les jours de la semaine) 6. *Coutumes diverses* (naissance, baptême, relevailles, mariage, avant le mariage, funérailles et décès). 7. *Blason populaire*. 8. *La vie courante* (famille, domestiques, repas et aliments, ventes, objets perdus, songes, serments et imprécations, tirage au sort, cabarets). 9. *Êtres fantastiques* (esprits, dames blanches, revenants, feux-follets, etc.) 10. *Les trésors*. 11. *Les jeux* (jeux de fillettes, de garçons ; avant de commencer le jeu [form. d'élimination] ; jouets) 12. *Chansons* (berceuses, sauteuses) 13. *Devinettes et phrases difficiles à prononcer*. 14. *Contes et facéties* (cinq, dont deux en wallon avec trad. franç.) 15. *Divers* (additions, errata). Ajoutons que, chemin faisant, M. H. signale en note ou dans le texte bon nombre de rapprochements intéressants.

D'aucuns pourront trouver très artificielle cette classification des documents recueillis ; il n'en est guère d'autre cependant qui ne soit criticable. Nous estimons qu'en l'espèce, il faut prendre, comme l'a fait M. H. celle qui est de nature à guider le lecteur peu initié et grâce à laquelle on peut espérer susciter des imitateurs. Seulement, nous aurions voulu voir à la fin le relevé analytico-alphabétique, qui est toujours pour le folkloriste un complément d'une haute utilité.

On doit signaler comme particulièrement intéressantes les légendes relatives aux houillères, p. 28-9 et add. 137-42, et les légendes de sorcellerie p. 37-54. Au surplus, s'il est vrai qu'on trouve de-ci de-là, des traditions déjà connues, et dont il était bon de constater l'existence, le livre abonde en documents curieux, précis et bien notés. Il faut d'ailleurs louer l'impersonnalité de la rédaction. Dans ce livre, comme dans tous ses travaux, M. H. note exactement ce qu'il sait, sans perdre du temps à enjoliver le document, sans laisser paraître le plaisir qu'il a eu de trouver et d'écrire. C'est la vraie méthode et la seule utile.

O. C.



UN LIVRE DE MAGIE.

L'Enchiridion Leonis Papæ.

Les vieux paysans garderont toujours au sujet du livre quel qu'il soit, une défiance plus ou moins dissimulée, sorte de respect ou de rancune née à l'école d'autrefois et grandie en eux de toute leur expérience des hommes.

Mais si le livre traite de choses cabalistiques, si c'est un livre de sorcellerie, ou s'il est réputé tel, la défiance qu'il inspire se change alors en une véritable crainte, qui rejait toujours sur le possesseur du volume.

Ces livres étranges, qui donnent à leurs lecteurs des pouvoirs surnaturels, qui leur permettent de jeter des sorts et de « jouer des tours » sont connus, en général, sous le nom de *livre à grafâ*, *agrifâ* ou *agripâ*, c'est-à-dire « livre d'Agrippa », souvenir imprécis des prétendues Œuvres magiques d'Henri-Corneille Agrippa de Netesheim (1486-1535)⁽¹⁾.

Il existe encore de ces *livres* dans nos campagnes ; leur existence et leurs vertus sont connues au loin ; mais ils ne quittent point la ferme ou la chaumière où le hasard les déposa ; ces volumes se transmettent de père en fils, ils font partie des héritages, et surtout, ils ne se prêtent pas. Ceux qui ont tenté de les emprunter savent quelle mauvaise volonté et quelles défiances ils ont soulevées et plus d'une fois sans doute les curieux se sont découragés.

L'un de nos amis a connu un prêtre qui possédait l'ouvrage dont nous allons parler ; ce livre lui avait été donné par une de ses ouailles qui l'avait découvert dans un grenier. Le prêtre gardait le

(¹) Sur G. Agrippa magicien, cf. *Mélasino*, IV, 397.

livre pour le brûler, car à bon droit le volume lui semblait dangereux, et malgré l'amitié qui unissait le prêtre à notre ami, c'est avec difficulté que ce dernier obtint la faveur d'examiner l'*Enchiridion* pendant un jour.

Nous avons été plus heureux : la bonne fortune d'une amitié ancienne nous a permis de consulter à loisir un petit livre à l'aspect lamentable et mauvais, auquel manquent la couverture et les planches 1 à 3. Il mesure 15 centimètres sur 9 et compte exactement 162 pages y compris la table, outre les VII planches qui sont en tête¹.

Au bas de la dernière page, figure l'indication suivante :

Imprimerie de Blocquel à Lille (1813).

On lit, pp. 152-3, la liste des ouvrages « qui traitent des sciences cachées et surnaturelles » et dont la lecture est recommandée ; il s'agit probablement de livres en vente à la même maison :

Le Grimoire du Pape Honorius, dont les gravures sont mises en couleur.

Les Œuvres magiques de Henri-Corneille Agrippa, imprimées avec le secret de la reine des Monches velues.

Les Véritables clavicules de Salomon, imprimées avec la grande cabale, dite du Papillon vert.

Le véritable Dragon rouge, imprimé en 1521 avec la cabale dite de la Poule noire.

La véritable Magie noire, contenant quarante-cinq talismans avec leurs gravures.

La Magie rouge, crème des sciences occultes, naturelles ou divinatoires, puisées dans les ouvrages des philosophes anciens et modernes, par l'helléniste Aaron.

Le Trésor du vieillard des Pyramides, véritable science des talismans, etc.

Le volume débute par une série de dessins étranges, des pantacles, qui correspondent aux formules et aux recettes publiées ; vient ensuite le premier chapitre de l'Évangile Saint-Jean, que nos paysans considèrent comme la plus puissante des formules d'exorcisme ; au point que « s'il est vrai qu'on ne voit plus aujourd'hui les

mêmes choses effrayantes et terribles qu'autrefois, si les sorciers sont moins nombreux et moins puissants, cela provient de ce qu'on lit à la messe l'Évangile de Saint-Jean ».

Viennent ensuite les « vertus des sept psaumes », lesquelles sont très nombreuses, et enfin « l'Enchiridion ». C'est une oraison de fort grande vertu ; elle protège contre les sorciers et les démons toutes les personnes qui la lisent et la portent sur eux ; elle est également d'une grande efficacité contre les maladies du bétail.

En voici le titre exact :

*Enchiridion
du Pape Léon*

*Envoyé comme un rare présent
au très strénissime Charles le Grand
empereur.*

Nous ne reproduirons pas cette pièce, qui est de forme très moderne ou trop modernisée, et qui ne prend pas moins de cinq pages et demie du bouquin : prière et invocation aux puissances célestes, anathème contre les démons et exorcisme, invocation à Jésus, et surtout accumulations de mots sacrés et de prétendus mots magiques, voilà bien tout ce qu'elle contient, ou à peu près.

Après l'*Enchiridion*, voici les « sept oraisons mystérieuses que l'on doit dire pendant la semaine pour se préserver de toutes sortes de dangers, maux, infortunes et accidents ». Ce sont de véritables prières, et l'auteur ne manque pas d'indiquer la manière de s'en servir :

Il faut, dit-il (p. 37, s.), faire, le premier mardi de la lune, avant le soleil levé, l'aumône au premier pauvre que l'on trouvera dans l'église où l'on entendra une messe. Puis, quand on sera de retour, on écrira les dites Oraisons sur du parchemin vierge ; les croix qu'on y trouvera [dans le texte] doivent être marquées du sang tiré du doigt du milieu de la main gauche, et à chaque croix que l'on tracera, il en faut faire une sur soi, après cela il faut bénir et encenser les dites Oraisons et les portant sur soi, avec la figure du premier pantacle de la planche V. On sera préservé de toutes sortes d'embûches de ses ennemis.

Nous avons tenu à donner cette note tout entière ; elle est un exemple des procédés le plus souvent maladroitement compliqués dont l'auteur s'est servi pour « magifier » ses prières. Ces procédés varient peu : il s'agit d'écrire les oraisons tantôt avec le sang du pouce gauche (p. 51), tantôt avec celui du petit doigt gauche (p. 55), ou de l'annulaire gauche (p. 117), ou même des quatre doigts de la

(¹) [J'ai eu en mains, il y a quelques années, un exemplaire de la même édition de ce livre ; il a dû appartenir à un collectionneur qui l'avait fait cartonner, en conservant, au plat de la couverture, un petit rectangle portant le titre imprimé : *Enchiridion Leonis Papae*. Mes notes étant égarées, je n'avais conservé que la date et le lieu d'édition, avec le titre que M. R. a inscrit en tête de son article. — O. C.]

main gauche (p. 120). Parfois il suffit de tracer l'oraison au charbon commun (p. 89); d'autres fois, il faut l'écrire sur du papier rouge (p. 71), sur du parchemin vierge béni et parfumé, enveloppé dans du satin blanc béni (p. 99), ou sur du papier blanc exorcisé (p. 102), du parchemin vierge de bouc, exorcisé et béni (p. 122), du parchemin vierge de chevreuil exorcisé (p. 127), sur douze feuilles de petit papier bis-blanc (p. 136), etc. La solitude et la "chasteté" du lieu, la pureté interne et externe de l'opérateur, l'usage de la verveine (d'après Pline!) ou de l'hysope, cueillies dans des circonstances précisées, l'influence du jour de la semaine, de l'heure, des phases de la lune, des messes à faire dire, etc., compliquent suffisamment les procédés pour que l'on soit bien assuré de ne point les retrouver exactement dans le folklore actuel et vivant.

Nous nous contentons de signaler d'autres oraisons "mystérieuses", "très efficaces", "de grande vertu", etc., véritables rabâchages où l'on trouve les moyens de se préserver contre la fragilité humaine, contre ses ennemis, contre les armes à feu, le moyen de rendre une femme fidèle (*sic*), etc., etc., le tout contenant par-ci, par-là, des séries de mots magiques.

La plus belle de ces séries est à coup sûr le début de cette pièce que "le grand Saint Léon, Pape, écrit à Charles, roi de France" et qui sert pour être ferré à glace (*sic*) contre les adversités, etc. :

Au nom du Père † et du Fils † et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Levez vous, Trinité et unité indivisible. † Un Dieu Messie † Sother † Emmanuel † Sabaoth † Adonay † Coteraton † Ysion † Son † Lon † Gon † Son † Osiam † Salut † Vie † Vérité † Ve † Sagesse † je suis † ce que je suis † c'est moi qui est l'Agneau † la brebis † le veau † le serpent † le bélier † le lion † le vert † le soleil Agla, l'image † le pain † la vie † la fleur † la montagne † la porte † la fontaine † etc., etc., etc. (p. 81).

Et l'on continue ainsi pendant deux pages.

Outre l'*Enchiridion* et cette dernière oraison (!), il y en a, p. 97-9, une troisième qui fut, comme les deux autres, envoyée par le pape Léon à Charlemagne roi et empereur. C'est un peu plus qu'il n'en faudrait.

Il y a aussi "les paroles que dit Adam, lorsqu'il fut en enfer ou aux limbes, sur le bord de l'Achéron", la "conjuraison pour les esprits de l'air" et mille autres sottises.

Après toutes ces bizarreries, où l'on chercherait vainement,

croyons-nous, un détail de folklore exact et complet, voici tout à coup, comme une étoile d'argent sur un drap mortuaire, une prière d'une pureté liliale, bien faite pour les lèvres des petits enfants :

*La Patenôte blanche
pour aller infailliblement en paradis.*

Petite patenôte blanche que Dieu fit, que Dieu dit, que Dieu mit en paradis. Au soir, m'allant coucher, je trouvai trois fois anges à mon lit couchés, un aux pieds, deux au chevet, la bonne Vierge Marie au milieu qui me dit que je me couchais, que rien ne doutais. Le bon Dieu est mon père, la bonne Vierge ma mère, les trois Apôtres sont mes frères, les trois Vierges sont mes sœurs. La chemise où Dieu fut né, mon corps en est enveloppé, la croix Sainte-Marguerite à ma poitrine est écrite; Madame s'en va sur les champs à Dieu pleurant, rencontrit Monsieur Saint Jean; Monsieur Saint Jean d'où venez-vous? Je viens d'Ave Salus. Vous n'avez point vu le Bon Dieu; si est, il est dans l'arbre de la croix, les pieds pendants, les mains clouants, un petit chapeau d'épine blanche sur la tête. Qui, vivant bien, la dira trois fois au soir, trois fois au matin, gagnera le paradis à la fin. (p. 130.)

Immédiatement après, on lit (p. 131-4) trois procédés de divination qui, allégés de quelques détails fort suspects, peuvent sans doute être retrouvés quelque part dans les traditions locales :

Divination par le crible.

Quand on se détermine à vouloir savoir quelque chose de secret, on place le sas ou crible entre les deux pointes d'une paire de force à tondre, puis deux personnes mettent chacun le doigt du milieu de la main gauche sous l'anse de la paire de force où le crible est attaché, et on le soutient en l'air : puis on prononce ce que l'on veut savoir, disant : O crible, tu tourneras, si c'est un tel ou une telle qui a telle ou telle chose, puis on prononce les mystérieuses paroles : Dies Mies Jeschet, Benedoset, Dowima Enitemaü; si la personne nommée est coupable, le crible branle, tourne et tombe; sinon on recommence sous le nom de quelque autre. *

Pour lever tous sorts et enchantements.

Prends un cœur de mouton et le perce de clous et le suspends à la cheminée, disant : Rostin, Clasta, Auvara, Chasta, Custodia, Durané; il faut dire ces

(*) [Le texte suivant semble composé de deux fragments, appartenant tous deux à des prières populaires. Nous croyons vaguement que le pater blanc existe au pays de Liège; nous en attendions un texte traditionnel d'une personne qui, sans doute, a perdu de vue son aimable promesse. — O. C.]

(*) Dans *Mémoires*, IV, 284, M. Tuschmann rapporte ce procédé, d'après plusieurs auteurs, comme moyen de découvrir la sorcière. En 1623, une femme de Hollain (Hainaut) fut condamnée pour avoir usé de cette méthode, qui était connue des Anciens.

mêmes paroles sur le cœur, et le huitième jour ne se passera pas que le sorcier, qui a jeté le sort s'il en a été jeté, ne te vienne prier de laisser le cœur parce qu'il sent de grandes douleurs au sein : alors tu lui demanderas d'ôter le sortilège, et il te demandera quelque animal pour lui jeter, ce que tu peux lui accorder, sinon il crèvera par le milieu du corps.

Pour découvrir les larrons.

Écrivez séparément sur un papier tous les noms de ceux qui sont dans la maison, maîtres, valets et autres ; jetez et faites aller au fond, les billets dans une poêle d'airain, pleine d'eau claire ; puis dites dessus : Je te conjure Onazarde, Arogani, Labilaf, Parandomo, Azigola, Maractatam, Siranday, Eptal-ton, Lamboured, de me faire connaître le Larron ; alors si son nom est dans la poêle, il s'élèvera sur l'eau, et s'il en vient deux ou plusieurs, ils seront complices.

Le volume se termine par une série de vingt-cinq "secrets mystiques" qui sont de véritables formules de *sègneur*, « signures », comme diraient nos paysans, et dont voici des spécimens :

Pour se garantir des armes à feu.

Dites trois fois : Dieu y ait part et Notre Dame. Je vois la bouche du mousquet ; Dieu garde l'entrée, et le Diable la sortie. Puis appliquez sur votre poitrine, douze feuilles de petit papier bis-blanc, sur chacune desquelles vous aurez tracé la dernière figure de la planche VII avec ces mots : Armisi, farisi, nestingo.

(p. 136.)

Pour gagner au jeu.

Cueillez de la fougère la veille de St-Jean, inclusivement à midi, faites en un bracelet en forme de ces caractères HUTY. Mettez ce bracelet sur la chair nue de votre bras droit et récitez l'oraison du jour où vous serez avant que de jouer.

(p. 137.)

Pour mettre la paix entre gens qui se battent.

Ecrivez avec de l'encre bleue sur le tour d'une pomme d'apis bien mûre les mots : Haon quid facies asinus in loco » et la jetez au milieu des combattants.

(p. 139.)

Pour se faire aimer d'une personne.

Prenez du trèfle à quatre feuilles et le mettez sur la pierre bénite, qu'il soit dit une messe dessus, puis le mettez dans un bouquet que vous ferez sentir à la personne dont vous voulez être aimé, disant : « Gabriel illa sunt » ; faisant en même temps toucher votre genou droit avec le sien.

(p. 140.)

L'éditeur inconnu de l'*Enchiridion* donne, en tête de son livre, une préface "Aux sages cabalistes", et les prévient que son

ouvrage est une édition perfectionnée et complétée des éditions antérieurement parues à Parme, Lyon, Mayence, Ancône, Francfort, etc. Il ajoute dans un "Avis important", p. 151, qu'il est inutile d'essayer les formules magiques, si on ne les a pas fait précéder de tous les actes religieux nécessaires pour arriver à un état de pureté convenable.

Ces avis indiquent la note exacte de l'ouvrage : ils suffiraient déjà à donner une apparence très convenable à cette collection composite de prières et de formules magiques légèrement christianisées, à ce mélange bizarre de religion et de superstition.

Si l'analyse que nous avons tentée ci-dessus ne suffisait pas à lever tous les doutes sur les caractéristiques de l'ouvrage il faudrait reproduire ici, d'après les p. 123-6, une vraie "prière" à dire "avant toute opération", puis les formules pour exorciser les parchemins, plume et encre, pour bénir le parfum et même pour exorciser et bénir le feu dont on pourrait avoir besoin !

En résumé, l'auteur semble avoir plus ou moins connu d'anciens livres de magie ; il s'est de même visiblement inspiré du folklore, au moins dans la seconde moitié de son livre. On ne s'étonnera pas qu'il ait obéi, sans doute par intérêt, au mouvement de maladroite christianisation qui s'est fait jour dans le haut moyen âge et qui se continue obscurément dans nos campagnes. Il a cru fort utile d'incorporer des prières inspirées des livres de quelque clerc, ou des choses inventées à l'imitation de celles-là, à côté de pseudo-prières, — les *signures* — extraites de l'un ou l'autre manuscrit villageois, ou de quelque édition de colportage. En intercalant, par ci, par là, des listes de mots étranges entrecoupés de signes de croix, il obtenait un livre assez mystérieux pour attirer les esprits simples et trop peu dangereux pour les effrayer à jamais.

C'est de cette composition même que résulte le peu d'influence que l'*Enchiridion* et les livres analogues peuvent avoir sur les traditions populaires. Il est probable, en effet, que cette influence ne se fait sentir que par le nouveau relief donné à des faits déjà traditionnels et plus ou moins connus.

Dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux, je trouve, comme un témoignage en faveur de cette opinion, un vieux papier jauni sur lequel la main tremblante de quelque vieillard a écrit une formule pour chasser le mal de flangt.

Le naïf auteur de cette copie a sans doute été heureux de compléter, pour son usage, la série des « signatures » imprimées ; elles seules, courtes et simples, ont dû retenir son attention, au détriment des prières laborieuses, des exorcismes incompréhensibles et des procédés interminables et peu précis.

L'histoire de notre édition « soigneusement revue » et extérieurement christianisée semble donc être celle de toutes les transformations qu'ont subies les croyances primitives.

Le peuple a essayé de sanctifier au moyen de prières, de mots sacrés et de signes de croix, les superstitions les plus caractéristiques ; on a voulu, du mauvais, faire du bon — et c'est le mauvais qui perdure !

Ramioul-Ramet, prov. de Liège.

François RENKIN.

CONTES FACÉTIEUX.

II.

C'È PO L'AOUSSE !

Divins brâmint des cinse di l'Ardenne, quand on touce on pourçai vès l'meus d'jun ou d'julêtte, on a l'costeume de wârder on djambon qu'on mette à li tch'minêie po waswârder.

Ci djambon-là, c'est po l'aousse, di-st-on ; pasqui quand l'aousse est faite, on n'mâque nin dè fer 'n' gasse, et l'djambon, c'è-st-ottant d'trové po ç' djoû là.

A d'fâite di çoula, i-gn-aveu d'vins 'n' cinse ine mèskèenne fweîr pau, fweîr pau sûtêie, ma fweî.

Ça fait qui l'dame ni fève à tos côp qui d'li répêter :

— Qui v'z avez pau d' malice !

Awè, min, cisse mèskèenne-là, elle avout ètindou répêter qui l'djambon, c'èstèu po l'aousse.

Dans beaucoup de fermes de l'Ardenne, quand on tue un cochon vers juin ou juillet, on a la coutume de garder un jambon, que l'on place dans la cheminée pour le fumer.

Ce jambon-là, c'est pour l'aout, dit-on ; parce que, quand l'aout est fait, on ne manque pas de faire un régal, et le jambon, c'est autant de trouvé pour ce jour-là.

A propos de cela, il y avait dans une ferme, une servante fort peu intelligente, ma foi.

Ça fait que la dame ne faisait que de lui répéter :

— Que vous avez peu de malice !

Oui, mais, cette servante là avait entendu répéter que le jambon était pour l'aout.

Ossu, elle âreû d'nè si âme à diale po savu qui qu' c'estèu po onque, parè, l'aousse.

On djoû qu'elle si trovêe tote fi seûle à l'since, on caque à l'ouhe.

Elle va droviêt. C'èstèu in homme, et po mi dire, on fin voleur.

— Bondjoû, mèskèenne, di-st-i l'voleûr. Quimint v' va-t-i ?

— I m'va bin, mi, di-st-elle. Et vos ?

— Et mi avou. Dji vins vèû quimint qu' çoula rote chal. Y estez-ve bin ? n' vi mâque-t-i rin ?

— O nènni, di-st-elle. I-n-a chal à magni tant qu'on vout, et minme ènne n'a qui d' trope !

— Quimint, çoula ?

— O awè, di-st-elle tot bièsmint. Enne a d' trope, pusqui v'là on djambon po l'aousse.

— Oho !

— Et minme dji n'sè qui c'è cila. On m'dit tofer : c'è po l'aousse...

— Qui c'è ? di-st-i l'autre abèlemint, et bin, c'è mi l'aousse !

— Adon, montez so 'n' tchèyire et s'prindèz-le.

Noste homme ni s'èl fa nin dire deux côp.

Mais d'avant dè monter, i metta là so l'tâve on fweîr bordon qu'il avout è s'main.

— Là ! fa l'mèskèenne, què-z è-ce don çoula ?

— Çoula, c'è dè l'malice, di-st-i l'homme : d'èenne a tofer avou mi ; on 'nn' a sovint mèsake, vèyez-ve, è nosse mestî.

— Hè ! di-st-elle, et l'dame qui dit tofer qu'i m'ènnè mâque ! D'nez-me on boquet, allez ?

Aussi, elle aurait donné son âme au diable pour savoir qui que c'était pour un, paraît, l'aout.

Un jour qu'elle était seule à la ferme, on frappe à la porte.

Elle va ouvrir. C'était un homme, et pour mieux dire, un voleur.

— Bonjour, servante, dit le voleur. Comment vous va-t-il ?

— Il me va bien, dit-elle. Et vous ?

— Et moi aussi. Je viens voir comment cela marche ici. Etes-vous bien ? ne vous manque-t-il rien ?

— Oh non, dit-elle. Il y a ici à manger tant qu'on veut, et même il n'y en a que de trop !

— Comment, cela ?

— Oh oui, dit-elle tout bêtement. Il y en a de trop, puisque voilà un jambon pour l'aout.

— Oh ho !

— Et même, je ne sais qui c'est celui-là. On me dit toujours : c'est pour l'aout...

— Qui c'est ? dit l'autre vivement, et bien, c'est moi l'aout !

— Alors, montez sur la chaise et si prenez-le.

Notre homme ne se le fit pas dire deux fois.

Mais, avant de monter, il posa sur la table un fort bâton qu'il avait en main.

— Tiens ! fit la servante, qu'est-ce donc, cela ?

— Cela, c'est de la malice, dit l'homme : j'en ai toujours avec moi ; on en a souvent besoin, voyez-vous, dans notre métier.

— Ah ! dit-elle, et la dame dit toujours qu'il m'en manque ! Donnez-moi un morceau, allez ?

— Prindz-l' tote si v'voles, brèya l'aute tot riant. Et i s'sâva avou l'djambon.

**

On pau après, vorchal li sinç'resse.
— Qué nouvelle?
— I-n-a l'aousse qu'a v'nou quèri l'djambon.

— Di què? di-st-elle li dame tot esbârêie.

— Bin sia, èdon, vos: c'è-st-ine homme. Il a v'nou, il a dit qu'il èsteu l'aousse, et dj'li a d'né l'jambon... Pus-qui c'èsteu por lu!

Et minme, il esteut bin contint, ènne a 'nn' allé tot riant.

— Bin, vo-nnè-la 'n' vètte! Mon Diu, mon Diu, qu' t' a pau d'malice, don, tuè, bâcèlle!

— Pau d'malice! pau d'malice!... Vos n'èl direz pus, savez, cisse raison là. I m'ènne a d'né, dè l'malice, i m'ènne a d'né tot on bordon!!

Conté par M. Paul Moise, de Tilleur (Liège).

— Prenez-le tout si vous voulez, cria l'autre en riant. Et il se sauva avec le jambon.

**

Un pou après, revoici la fermière.
— Quelle nouvelle?
— L'aout est venu chercher le jambon.

— Comment? dit-elle la dame tout ahurie.

— Et bien oui, n'est-ce pas, vous: c'est un homme. Il est venu, il a dit qu'il était l'aout, et je lui ai donné le jambon... Puisque c'était pour lui!

Et même il était bien content: il est parti en riant.

— Et bien, en voilà une verte (une raide)! Mon Dieu que tu as peu de malice, donc, toi, jeune fille!

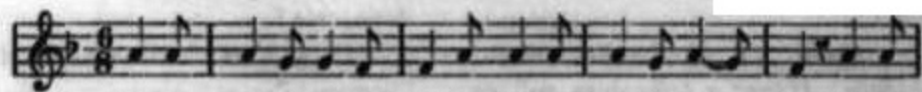
— Peu de malice! peu de malice!.. Vous ne la direz plus, cette parole là. Il m'en a donné de la malice, il m'en a donné tout un long bout!!

Charles BARTHOLOMEZ.

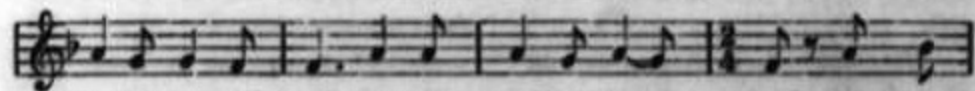
LE JOUR DES ROIS.

IV.

Chanson de quête, à Esneux.



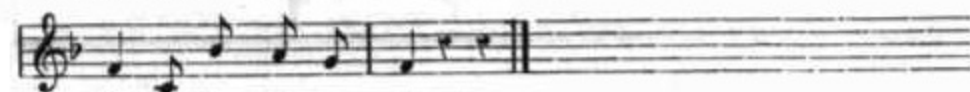
A hè- you dji vins hè-yi, C'è qui ç'n'è nin po ri- re; C'è po



voÿe si vos m'don- riz On p'tit còp d'voss' bi- re. D'nez-m' aut'



tchwè, c'è tot don, Tot-à- fait vint bin à pont Po les pauvrs



djin Qui n'ont rin po d'main.

1.

A hèyou, dji vins hèyi
C'è qui ç'n'è nin po rire.
C'è po voÿe si vos m'donriz
On p'tit còp d'voss' bière
D'nez-m' aut' tchwè, c'è tot don,¹
Tot-à-fait vint bin à pont
Po lès pauvrs djin
Qui n'ont rin po d'main.

2.

Si vos savî qui dj'a seû,
Vos sèri binâhe
Vos v'drèss'riz dju d'voss' tchèyire
Et s'iri-v' à l'cave
Prinde on posson è voss' main
Si m'tirri-v' on p'tit còp d'vin
Vos âri l'honneur
D'm'avu d'né à beûre.

Se chantait chaque année à Esneux (Liège) sur cet air, noté par M. Th. Strivay.

Henri SIMON.

(¹) [A propos de: c'è tot don, voir la note ci-dessus p. 136. — O. C.]





CONTES MERVEILLEUX.

III.

Le Château des Sept-Montagnes.

Il y avait une fois un homme et sa femme qui avaient été fort riches, mais qui étaient devenus pauvres.

Ils avaient un garçon, et ils étaient si pauvres, si pauvres, que pour gagner sa vie, le garçon devait aller au bois ramasser des ramilles.

- Un jour, il a rencontré dans le bois un pauvre qui lui a demandé l'aumône; et comme il ne savait rien lui donner, le pauvre lui a demandé ce qu'il faisait :

- Je suis ruiné, a répondu le garçon. Et je dois aller dans le bois pour cueillir des ramilles.

Alors le pauvre lui a demandé s'il pouvait avoir une pièce d'or :

- Non, a répondu le garçon, je ne le peux pas.

Alors le pauvre lui a dit de faire quand même son possible pour se procurer une pièce d'or et de la lui apporter au bois; que s'il y parvenait, il lui donnerait un moyen de refaire sa fortune.

Le garçon est alors retourné chez lui et il a tout raconté à sa mère. Ça fait qu'alors il a vendu toute la vaisselle pour avoir une pièce d'or. Il est retourné au bois et a donné la pièce d'or au pauvre, qui lui a donné quatre pièces d'or de cinq francs et l'a envoyé les risquer au jeu. Le garçon a joué ses quatre pièces d'or l'une après l'autre et il a gagné chaque fois une grosse fortune.

Devenu riche, il a voulu se rendre au Château des Sept-Montagnes. Il s'est mis en route et arrivé dans un bois, il a vu une cabane.

Il a frappé à la porte et un vieux est venu.

Alors le garçon a demandé au vieux de lui dire où se trouvait le

Château des Sept-Montagnes. Ce vieux-là était le roi des poissons. Il a fait venir tous les poissons de la mer et des rivières et leur a demandé où c'était. Mais aucun poisson n'a pu le dire.

Alors le vieux a dit au garçon d'aller chez son frère, qui était plus vieux que lui et qui restait à cent lieues de là.

Le garçon y est allé et a demandé au vieux *après* le Château des Sept-Montagnes. Ce vieux-là était le roi des insectes.

Il a fait venir tous les insectes et leur a demandé où c'était. Mais aucun insecte n'a pu le dire.

Alors le vieux a envoyé le garçon chez son autre frère, qui était encore plus vieux que lui et qui restait à cent lieues de là. Le garçon y est allé et a demandé au vieux le Château des Sept-Montagnes. Ce vieux-là était le roi des oiseaux.

Il a fait venir tous les oiseaux et leur a demandé où c'était.

Aucun des oiseaux ne pouvait répondre, quand une hirondelle, qui était en retard, est arrivée. Alors elle a indiqué où était le Château et, sur l'ordre du vieux, elle y a conduit le garçon.

Quand ils sont arrivés, l'hirondelle a dit au garçon :

- Vous trouverez trois portiers qui fument beaucoup; il faut prendre trois paquets de tabac et leur en donner un à chacun.

Le garçon a fait ce que l'hirondelle avait dit et les portiers l'ont laissé passer.

Entre le deuxième et le troisième portier, il a vu un étang où trois jeunes filles se baignaient.

Il a volé la robe bleue d'une des jeunes filles et s'est caché.

Quand la jeune fille est sortie de l'eau, elle n'a plus retrouvé sa robe et s'est mise à crier. Alors, il s'est montré et a dit qu'il lui rendrait sa robe si elle voulait le faire entrer dans le Château.

La jeune fille a *bien voulu* et l'a conduit près de son père, qui était le roi du Château des Sept-Montagnes.

Le roi a demandé au garçon ce qu'il pouvait faire.

- Tout, a répondu le garçon.

Alors, le roi lui a donné une *manne* de plumes et lui a ordonné de bâtir un château de plumes sur l'étang !

Le garçon a pris le panier et est allé au bord de l'étang. Arrivé là, il se décourageait; mais la jeune fille à la robe bleue est venue et comme elle était sorcière, elle a fait le château de plumes.

Le second jour, le roi a fait appeler le garçon et lui a donné une

heppe « hache » de verre en lui ordonnant d'abattre un bosquet de chênes.

Au premier coup qu'il a donné, la *heppe* a cassé.

Alors la jeune fille est encore venue et après avoir raccommo- dé la *heppe*, elle a abattu tous les chênes.

Et puis c'côp là, le troisième jour, le roi a jeté sa bague dans un puits et a dit au garçon que s'il la rapportait, il aurait sa fille en mariage.

Le garçon s'est mis à tirer l'eau du puits, mais l'eau revenait toujours. Alors la jeune fille est venue et a dit au garçon de la couper en petits morceaux et d'avoir soin de jeter tous les morceaux dans le puits. Le garçon a fait ce qu'elle demandait; mais en jetant les morceaux, il a vu qu'il avait perdu le pouce du pied droit de la jeune fille.

La jeune fille est revenue avec la bague et le garçon est allé la porter au roi.

Alors le roi a dit :

— Avant de vous marier, on va vous bander les yeux, on amènera mes trois filles et il faut que vous choisissiez trois fois la même !

On a fait cela; le garçon s'est accroupi et tâtant les pieds des jeunes filles, a reconnu la jeune fille à la robe bleue, grâce au pouce qui manquait à son pied.

Le roi l'a fait recommencer trois fois, en changeant les jeunes filles de place, mais le garçon a choisi chaque fois la jeune fille à la robe bleue.

Alors le roi les a laissé se marier et le garçon a demandé pour aller revoir ses parents avec sa femme. Il est parti et arrivé là, il a su que son père était mort et sa mère remariée.

Il a été à l'auberge avec sa femme et a voulu retourner seul à la maison. Ça fait qu'alors sa femme lui a dit qu'il ne devait pas se laisser toucher par ses parents à lui, sans quoi, à son retour à l'auberge, elle et lui ne se reconnaîtraient plus.

Le garçon l'a promis et il est parti.

Arrivé chez sa mère, elle l'a reconnu et l'a embrassé.

Ça fait qu'alors, quand il est rentré à l'auberge, il n'a plus reconnu sa femme et sa femme ne l'a plus reconnu.

Il y avait trois hommes à l'auberge; quand la femme a vu qu'elle ne reconnaissait plus son mari, elle a deviné ce qui était arrivé, elle

a donné rendez-vous aux trois hommes dans sa chambre, le premier à minuit, le deuxième à minuit et demi, le troisième à une heure.

Le premier est venu à minuit, la femme l'a reçu et au bout de quelque temps, voyant que ce n'était pas son mari, elle l'a envoyé à la cave pour chercher du charbon, et au puits pour tirer de l'eau.

Le deuxième est venu à minuit et demi, et elle a fait la même chose qu'avec le premier.

Le troisième est venu à une heure et après avoir parlé avec lui, elle a reconnu son mari et ils sont demeurés ensemble.

Adon, quand d'j'a vèiu ça, d'j'a pris on p'tit tch'fau d'deux caurs et d'j'a raccouru sus s'queue.

Recueilli à Stave (Entre-Sambre et Meuse).

Louis LOISEAU.

NOTES ET ENQUÊTES.

21. **La Folle-Pensée.** — Dans son numéro du 28 mai dernier, le journal *La Meuse* publiait un article signé Stenio, où il s'agit des transformations qu'a subies depuis quelques lustres le vieux quartier des Vennes à Liège. Une des anciennes propriétés de cet endroit, lieu dit "A la Folle Pensée", était autrefois le rendez-vous de la jeunesse et n'a point entièrement perdu sa vogue ancienne. L'auteur de l'article indique comme origine de ce nom l'histoire suivante :

« Paulus Desprez, second fils de Jehan, était tout féru d'amour pour la belle Marie Stiennon; cette tendresse datait de leur première communion et les deux amoureux s'étaient juré de ne jamais se séparer.

« Hélas! si l'amour propose, très souvent les pères disposent. Le papa de Marie, qui avait cru Paulus l'aîné de sa famille, apprit qu'il était le cadet et que son père avait laissé son fief à l'aîné de ses rejetons.

« Scène violente, le dimanche, lorsque les deux amoureux rentrent chez Stiennon.

« Poussé au paroxysme de la rage, Stiennon frappe à tort et à travers; Marie reçoit un coup terrible dans la poitrine et meurt six jours après, « le cœur doublement brisé par son père », dit la légende.

« Paulus ne voulut pas survivre à celle qu'il aimait tant et, le jour même de la mort de Marie, il se jeta dans l'Ourthe, grossie par un orage.

« A la suite de ce tragique dénouement, la terre et le fief des Desprez et le rivage où l'on avait vu pour la dernière fois le malheureux amoureux furent appelés : A la Folle-Pensée.